

La psychanalyse, ce feu vivant

En marge des jours, de J.-B. Pontalis, Gallimard, 121 p.

La métamorphose. Mes treize années chez Bruno Bettelheim, de Stephen Eliot, présenté et traduit de l'anglais par Geneviève Jurgensen Bayard, 423 p.

Isabelle Décarie

Number 192, September–October 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Décarie, I. (2003). La psychanalyse, ce feu vivant / *En marge des jours*, de J.-B. Pontalis, Gallimard, 121 p. / *La métamorphose. Mes treize années chez Bruno Bettelheim*, de Stephen Eliot, présenté et traduit de l'anglais par Geneviève Jurgensen Bayard, 423 p. *Spirale*, (192), 56–57.

LA PSYCHANALYSE, CE FEU VIVANT

EN MARGE DES JOURS de J.-B. Pontalis
Gallimard, 121 p.

LA MÉTAMORPHOSE. MES TREIZE ANNÉES CHEZ BRUNO BETTELHEIM de Stephen Eliot
Présenté et traduit de l'anglais par Geneviève Jurgensen Bayard, 423 p.

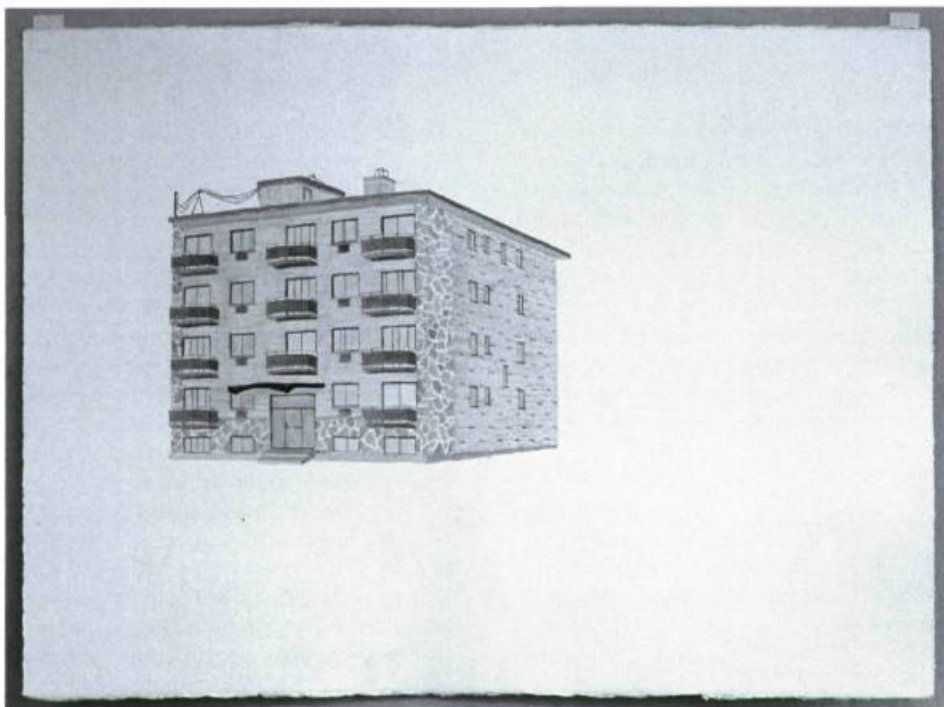
L'ÉCOULEMENT du quotidien, ce temps périphérique trop souvent écarté de nos sociétés comptables, a toujours trouvé chez J.-B. Pontalis une écoute minutieuse. Après le très beau *Fenêtres*, un lexique à usage personnel publié en 2000, le psychanalyste ouvre à nouveau son cahier de notes dans lequel une réflexion sur le travail de l'analyste se superpose à une méditation sur le temps qui passe. Plus encore, Pontalis fait place à certaines interrogations persistantes sur l'âge, le corps et la mort qui donnent à ce petit livre précieux la qualité d'une confession. Les aveux les plus touchants portent sur la difficulté d'écrire un article promis (« rien n'est acquis dans ce domaine »), sur la nostalgie qui pointe parfois quand « l'humeur est sombre », sur l'impossibilité d'être reconnu par soi-même au bon moment ou encore sur le plaisir qu'il ne faut pas boudier parce qu'il est de courte durée. La forme choisie du fragment rappelle chez Pontalis un attachement de longue date à la littérature. Dans les toutes premières pages de ces jours racontés, il rend compte de ses lectures et souligne la portée créatrice du surgissement de la pensée, de « la fulgurance de l'idée », ce moment épiphanique qu'il retrouve sous la plume de Novalis, de Rimbaud, de Léonard de Vinci, de Valéry. Loin d'être un système totalitaire dans cette optique, le fragment permet de dire l'urgence d'une sensation qui veut se rendre à la langue. C'est aussi de cette façon que le psychanalyste caractérise ses observations marginales, son « cahier privé » : « Ce sont des notations écrites à la hâte, au courant de la plume, non élaborées, privées de ce que seul le travail pourrait éventuellement leur conférer de densité. Travail ne signifie pas pour moi la-beur [...] mais évoque plutôt travail du rêve, travail du deuil, ce qui opère en soi, vous travaille tout un temps à votre insu. » Bien que Pontalis affirme que le psychanalyste n'est pas un poète, il laisse pourtant se dessiner un parallèle entre leur mise en œuvre du savoir : « Il arrive que les interprétations de l'analyste, quand elles ne cherchent ni à expliquer ni à comprendre, soient comme des éclairs qui déchirent la lourde masse des nuages, des éclairs électrisant le ciel nocturne. » L'incons-

cient, ce ciel nocturne qui se joue de nous, trouve, grâce à cette désaffection du savoir, un éclaircissement neuf. Étonnamment, c'est donc sans chercher à tout savoir que l'on comprend un peu mieux. Voilà ce qui rend la lecture de cet ouvrage importante car l'honnêteté du propos face à la question du savoir redonne confiance en la psychanalyse, à la psychanalyse. En guise d'exemple, on peut penser à ces analystes qui n'osent s'affranchir du texte freudien, de peur de « séjourner dans l'informe ». L'auteur craint que « la sacralisation du texte freudien — on ne parle plus d'œuvre, mais de texte — ne fasse passer au second plan l'expérience, cette autre source de nos pensées, source plus actuelle, plus troublante, plus inquiétante, car il ne s'agit plus là de lire ou de commenter ». De la même façon, le psychanalyste récuse l'illisibilité de certains écrits analytiques engendrée par la confusion entre sujet écrivant et objet à décrire. Commencer à devenir analyste revient donc non seulement à affronter le non-sens, à se départir de l'écran freudien, mais revient aussi à accueillir la fausse simplicité du présent. On comprend mieux dès lors pourquoi l'anecdote occupe une place de choix dans cette écriture qui se veut aussi « révante » : si pour certains l'anecdote doit être entendue comme un récit de rêve, pour l'auteur, le récit de rêve doit également être écouté « comme s'il s'agissait d'un événement réel » car l'événement, comme le rêve, demeure « inattendu ». En ce sens, le psychanalyste rapproche son métier (il parle de « l'atelier du psychanalyste ») de celui du romancier qui puise la source de ses romans dans les anecdotes recueillies au fil des jours. Pontalis porte une attention particulière au mouvement de l'entre-deux, à ce qui chaque fois ne peut être stabilisé par un système de pensée rigide ; il est interpellé par la limite fragile entre l'expérience de l'inattendu et l'actualité du rêve. C'est sans doute la raison pour laquelle il est l'héritier d'un Freud contradictoire, d'un Freud dont il souligne sans cesse les antinomies, dont il repère « deux polarités », l'une confiante « jusqu'au dernier jour dans le progrès de la "vie de l'esprit" » et l'autre qui relève du « penseur tragique (*Cédipe, la lutte à mort, le démoniaque*) ».

Pourtant, si les fragments non datés du cahier ont été écrits sous le sceau de l'inachevé, en ménageant une place à l'informe, le lecteur ne peut qu'être frappé par un désir opposé, celui de recouvrer une certaine unité. Le cahier « aide-mémoire » sert aussi à retrouver le temps disparu, à faire sens de ce qui justement file dans la marge de la mémoire, vers l'oubli. La phrase célèbre de Paul Valéry, « *Quelque chose arrive dans une région du moi où je ne suis pas* », placée en exergue, illustre très certainement « *le travail du rêve qui s'accomplit tout seul* », où l'unité du Je est reconfigurée sans qu'on le sache. Mais cette citation s'entend aussi dans le sens d'une nostalgie du temps, d'un temps qui nous travaille aussi à notre insu, ce à quoi Pontalis est également sensible : « *Je sors ces fragments des marges de ma mémoire, elle-même fragmentée, lacunaire, pour les porter non au centre [...], mais pour qu'ils viennent au jour du vif aujourd'hui* ». Certaines pages font place à l'inquiétude de la « *fragile permanence du "Je"* », au récit du retour sur des lieux de mémoire, à la collecte des mots de la mère qui trouve son enfant bien vieux, au souvenir de la recherche d'une « *marque qui ne serait qu'à soi* », comme l'est la signature. Une belle image retenue par l'auteur éclaire bien cette dualité des notations, entre fuite et pérennité : « *Je consigne cela comme le voyageur qui dépose sa valise à la consigne pour s'assurer de ne pas la perdre ou qu'on ne la lui vole pas, en attendant le départ du train, du bateau qui l'emportera, il l'espère, loin de chez lui. Mais quand même il y tient, à sa valise...* » Comme on le voit, l'humour n'est pas absent du carnet, un humour qui va de pair avec une certaine humilité. Car le psychanalyste l'avoue, en plus de noter certains incidents avec la naïveté du débutant, sa seule « *compétence est de savoir allumer et entretenir un feu* », mais quand ce feu se transforme en figure, c'est le feu vivant de la psychanalyse qui est entretenu ici, avec intelligence et expertise.

Devenir un autre

Lors d'un voyage aux États-Unis, Pontalis remarque l'extrême activité qui agite sans cesse la



Patrick Coutu, Aquarelle #9 de la série Portrait, Montréal, Québec, 2002, aquarelle sur papier, 56 cm X 76 cm.

ville de New York et il se demande : « Hopper a-t-il décelé ce que recouvrait le "dynamisme" américain ? Une extrême solitude, l'espace vide entre les humains et en soi ? » On le sait, les toiles d'Edward Hopper mettent en scène des personnages aux prises avec la grande ville, dans des univers clos et sombres qui ne laissent transparaître aucune vie extérieure. Cette solitude extrême, décrite par Pontalis, trouve une illustration dans le livre de Stephen Eliot, sous la forme d'une autre caractéristique propre à l'Amérique, celle de la réussite. D'entrée de jeu, la quatrième de couverture nous prévient (photo du jeune homme à l'appui) : l'auteur de ce livre, autrefois autiste, est aujourd'hui « diplômé des universités de Yale et Columbia. Banquier d'affaires, il vit à New York ». Nous entrons donc de plain-pied dans le récit de transformation propre au rêve américain. Stephen Eliot serait le premier patient à témoigner de ses treize années passées à l'École orthogénique, dirigée par Bruno Bettelheim de 1944 à 1973 à Chicago. Ce livre a d'abord été publié en France en traduction. Ce fait a son importance car à la mort de Bettelheim en 1990 aux États-Unis (il s'est suicidé le jour anniversaire de l'entrée des nazis dans

Vienne, sa ville natale), de nombreux patients ont dénoncé les pratiques peu orthodoxes du « bon Dr B. », tel qu'il était appelé à l'École. En France, ces dénonciations n'ont pas eu autant d'effervescence, les Français ayant connu le psychanalyste par son livre célèbre sur l'autisme *La forteresse vide* et un documentaire sur l'École présenté à la télévision dans les années soixante-dix. Les récriminations des patients et le récit d'Eliot portent en effet sur la façon quasi carcérale de traiter les enfants atteints d'autisme : « On l'a accusé d'avoir falsifié les résultats obtenus avec les enfants, battu ces derniers, menti sur son passé, triché sur son cursus universitaire, employé avec nous et l'équipe les méthodes de la Gestapo ». Certes, l'auteur prend soin de diminuer les charges contre le psychanalyste en expliquant que Bettelheim a survécu aux camps de Dachau et de Buchenwald, et que c'est la raison pour laquelle son sens de la survie et de la guérison a été touché à jamais par son expérience sans nom. À sa décharge, il écrira en effet : « À partir de l'un des plus immondes cloaques du XX^e siècle, il a bâti une œuvre durable. À la noire malédiction il a répondu par l'entretien d'une flamme ».

En appuyant son récit sur les notes prises par le personnel soignant à son sujet, Eliot retrace, année après année, ses progrès quotidiens au sein du groupe dont il fait partie, les Mohawks (cette appellation en dit long). Il raconte l'organisation pratique de l'École, l'achat des têtes de lit ornées d'armoiries pour les enfants (« Par certains aspects, Dr B. dirige l'École comme si c'était une maison de la haute bourgeoisie viennoise »), le placard à bonbons toujours ouvert, les séances journalières de quinze heures avec Bettelheim. Au cours de celles-ci, le psychanalyste brosse le portrait d'un monde généreux et accueillant derrière les grilles de l'École, afin de donner aux enfants l'envie de renoncer à leur monde intérieur. Au fil des pages, Eliot parvient à gagner une certaine autonomie et à accepter son homosexualité. Si l'auteur a compris que « passer des concours, obtenir des diplômes si convoités, ce n'est pas le même défi que devenir un homme », tel que l'explique l'ancienne éducatrice d'Eliot dans l'introduction, c'est surtout l'écriture de son livre qui lui aura permis d'en venir à cette conclusion, un livre dont la première version fut un scénario refusé par nombre de producteurs de Los Angeles. Comme il se doit, l'exergue de cette *Métamorphose* dénote ce combat : « Ne me prenez pas pour ce je fus, car Dieu m'en est témoin et le monde avec lui : je me suis dépouillé de l'ancien moi-même ». Ce passage tiré du *Henry IV* de Shakespeare dénote le fantasme qui traverse le livre, le fantasme de se départir de ce qu'à l'inverse Pontalis accueille d'une autre façon : la permanence du non-sens qui agit là où je ne suis pas. Certes, tout en étant louable, la réussite d'Eliot demeure problématique et relance la question d'une société où les individus sont jugés selon leurs succès. Faut-il penser que c'est cet « espace vide entre les humains » dont parle Pontalis qui pousse même les plus démunis à rechercher l'approbation de l'élite ? Sauf l'intérêt qu'on peut porter à cette catégorie de document qui dépeint de manière intime une histoire de la santé mentale et des traitements psychanalytiques aux États-Unis dans les années cinquante (Eliot raconte par exemple le passage d'Anna Freud à l'École), le récit demeure plat et inintéressant, sans compter que la conduite narrative au temps du présent provoque un malaise de lecture (sans doute un problème de traduction ici). Malgré tout, disons que la psychanalyse aura donné à Eliot les armes pour sa lutte contre lui-même et cela lui aura permis de remercier l'instigateur de sa victoire, Bruno Bettelheim, « qui, au-delà de tout, a allumé une flamme toujours vivace ».

ISABELLE DÉCARIE